

venir je devais fermer la porte de mon maître à ses véritables amis : l'abbé Choisel, maître Danglebeau et vous, je me suis laissé entraîner par l'indignation, j'ai prouvé que je comprenais son but de spoliation, il s'est plaint à mon maître, et celui-ci m'accorde huit jours pour quitter Marolles.

—Tu as raison, Sébas, c'est un malheur, un irréparable malheur. Toi parti, Maxime et Damien, son valet de chambre et son complice, restent maîtres de la place. Pauvre Gaston ! pauvre Mélati !

Sébas tomba sur un siège et resta le front baissé, les bras pendants entre ses genoux.

—Il y aurait peut-être un moyen, monsieur le docteur, d'obliger le vieil Henriot à voir la vérité de ses yeux, à l'entendre de ses oreilles...

—Que ne la disais-tu plus tôt ?

—C'est que ce moyen est dangereux pour tout le monde. Tant que j'ai pu garder une place aux amis de mon maître, j'ai reculé devant cette suprême ressource. Vous-même ne l'approuverez peut-être pas, et cependant, notre dernier rayon de salut en dépend. Vous êtes certain, n'est-ce pas, qu'une fois Sébas absent de Marolles, sous prétexte que le testament du malade est fait, on cessera de recevoir M. Danglebeau. M. de Luzarches m'a déclaré à moi-même que la conscience de son oncle ne devant rien lui reprocher, l'abbé Choisel ne le visiterait plus que tous les mois. On interdit même les suprêmes consolations à ce moribond. Révoltons-nous et venons-nous...

—Mais parle, parle donc, Sébas !

—M. Henriot s'imagina que les seules distractions de son neveu consistent en quelques chasses dans ses forêts et en dîners offerts de temps à autre à de vieux amis. Il n'en est rien. Maxime de Luzarches a pris à Paris des habitudes de grande vie auxquelles rien ne le fera renoncer. Le château de Marolles est vaste, et de l'aile dans laquelle couche mon vieux maître, il est impossible d'entendre ce qui se passe dans l'aile opposée. Excepté moi, toute la domesticité du château est complice de Maxime, le futur héritier. Entre un vieillard circonvenu, à demi prisonnier, et un homme semblable à Maxime de Luzarches, le choix est fait. Celui-ci n'a donc rien à redouter des valets. Quant à moi on s'imagina que j'ignore de quelles orgies l'aile droite du château est presque chaque nuit le théâtre. De Grenoble, des châteaux voisins accourent des jeunes gens, élèves en dépravation de M. Maxime. On y vide les caves à la "santé" de celui qui agonise non loin de là.

—Pourquoi n'avoir pas prévenu ton maître ?

—A quoi bon ! il refuserait de me croire. Supposez que je dénonce la conduite de M. de Luzarches, celui-ci nie, tous les domestiques se liguent contre moi et je suis chassé... C'était mon lot, voyez-vous, mais il me reste huit jours, ou plutôt huit nuits, et je me suis juré de ne pas les perdre. Dans l'appréhension de l'événement qui se produit, du jour où j'acquis la certitude que M. Maxime passait ses nuits dans des orgies effrénées, je cherchai le moyen de le prendre sur le fait et de le confondre. Un soir que vous aviez fait donner à mon maître un soporifique puissant, je me glissai dans l'aile droite, et j'en étudiai la disposition. Tout près de la grande salle dans laquelle Maxime traite ses amis, est un cabinet étroit et vitré, dissimulé par d'amples tentures. Il suffit de les écarter un peu pour qu'il devienne possible de tout voir et de tout entendre....

—Tiens ! tiens ! s'écria le docteur, c'est une idée de génie ! Sébas, il reste encore des atouts dans notre jeu, et nous les mettrons sur table. Tu dois quitter Marolles dans huit jours, d'ici-là Maxime est trop adroit pour changer quelque chose à la façon de vivre de son oncle, il ne l'osera qu'après ton départ. Seulement, n'attendons pas à la dernière heure, Henriot baisse d'une façon alarmante, il s'agit de nous hâter.

—A demain donc, monsieur le docteur.

Sébas se leva rasséréné, et ce fut d'un pas plus calme qu'il reprit le chemin de Marolles.

L'aile gauche habitée par le malade paraissait plongée dans une tranquillité complète, tandis que le mouvement s'accroissait du côté opposé.

On était en hiver, le temps était froid, mais beau et sec, le givre craquait sous les pieds, et le soleil effaçait lentement les arabesques de glace dessinées sur les vitres. Sébas regagna la chambre du malade qu'il trouva en conférence avec l'abbé Choisel. Celui-ci, pour la première fois, se heurtait contre une obstination systématique. Les leçons de Maxime portaient fruit. Encore un peu, et le saint prêtre qui

avait vieilli en même temps qu'Henriot, se trouverait banni de cette demeure dont quotidiennement il avait franchi le seuil.

Le malade parut plutôt tolérer qu'accueillir Sébas. Pendant que celui-ci racontait au docteur la scène qui venait de se passer, Maxime avait employé son temps d'une façon fructueuse, et Henriot, vaincu complètement par les faux serments d'affection de son neveu, l'avait serré dans ses bras en disant :

—Toi seule m'aimes et me défends ici ! Tous les autres se liguent contre moi et prennent les intérêts de l'ingrat qui a préféré une fille étrangère, pauvre et sans esprit. Tu me comprends, tu me sauves ! aussi, ne crains rien, ma reconnaissance sera sans bornes, après moi tu posséderas tous mes biens ! tous, sans exception !

—Ah ! mon oncle ! fit hypocritement Maxime, vous vivrez longtemps encore.

—Est-ce vivre que demeurer dans cette chambre, étendu sur ce lit...

—Il n'en sera pas toujours de la sorte... Le Dr Sameran est incapable de vous guérir. Il n'aime que les vieilles méthodes. Je ferai venir pour vous un médecin de Paris habile et dévoué. Celui-là s'attachera à votre personne et ne vous quittera plus... La science opère aujourd'hui des prodiges... Attendez seulement que j'organise autrement le service autour de vous... ce soir même j'écirai au docteur Mirvil.

—Oui, oui, écris, Luzarches, je serais si heureux de quitter ce lit, cette pièce sombre, de me promener dans les grandes allées du parc... Merci, mon neveu, ou plutôt non : merci, mon fils !

Maxime serra le vieillard dans ses bras et le laissa sous une telle impression de confiance et de tranquillité que l'arrivée de l'abbé Choisel parut presque intempestive au malade. Du reste, cette visite fut courte. Sébas ne fit aucune allusion à la scène qui s'était passée. Il témoigna les mêmes égards à son maître, lui prodigua les mêmes soins, avec un peu de froideur qui satisfait plus qu'elle n'affligea Henriot, et M. de Marolles s'endormit comme d'habitude sous la garde vigilante de son serviteur.

Mais tandis que le malade goûtait un repos trop rare, Sébas combinait dans sa tête les moindres détails du plan qu'il avait conçu.

Pourtant, bien qu'il considérât comme un devoir ce qu'il allait accomplir, il n'en ressentait pas moins un regret profond d'en être réduit à cette extrémité. De quelle reconnaissance ne se serait-il point senti pénétré si, au lieu de l'obliger à reconnaître l'évidence, de le mettre en face d'une réalité terrible, de lui causer une commotion d'autant plus dangereuse que sa faiblesse s'accroissait davantage, Henriot lui eut tendu cette main décharnée que tant de fois il pressa dans les temps de confiance et de virilité généreuse.

Cette nuit lui parut d'autant plus longue qu'elle demeura pour lui pleine de mystère. A diverses reprises, dans les affres d'un rêve, le malade s'écria : "A moi, Gaston ! à moi !" Le souvenir des paroles de Sébas le poursuivait donc ? Ce souvenir chassé revenait obstiné comme un remords.

—Dieu travaille pour nous, pensa Sébas.

Lorsque M. de Marolles s'éveilla, sous l'impression d'un songe qu'il n'osa raconter, il témoigna une joie enfantine de retrouver Sébas près de son lit. Il ne se rappelait plus l'avoir chassé et lui sourit comme dans les bons jours. Lentement il se souvint de la scène de la veille, son visage prit une expression de contrainte et de souffrance, et il évita de fixer les yeux sur son vieux serviteur.

Le Dr Sameran se présenta à l'heure habituelle, fit sa partie d'échecs, se laissa battre, puis il écrivit une ordonnance en félicitant son ami sur l'amélioration qu'il constatait dans son état.

Tandis que dans cette partie du château tout demeurait dans le calme triste dont s'enveloppent les malades, un tableau bien différent s'accroissait du côté opposé. L'aile droite que s'était réservée M. de Luzarches ne gardait du luxe séculaire d'une habitation enrichie par ses propriétaires successifs que les meubles capables de s'allier à une haute fantaisie. La salle à manger et une vaste galerie s'ornaient seules de grands bahuts, de lourds dressoirs, de lanternes précieuses en fer battu au marteau, de bras de lumière semblables, de chenets découpés comme des balcons et dressant leur armature à jour devant des cheminées monumentales. Dans les autres pièces le luxe oriental des draperies, des tentures, des tapis et des broderies s'étalait dans sa molle fantaisie. Pour

tenter de la corriger on avait jeté sur le sol des fourrures d'ours blancs, des peaux de tigres, des pelages de lions sans crinière. Les lustres venus de Venise étalaient une flore de cristaux transparents. Sur tous les sièges bas s'entassaient des coussins de satin, de cachemire, venus de tous les points de l'Orient. Des râteliers en bois de sandal supportaient des pipes de toutes provenances, depuis la longue pipe en porcelaine de Saxe, jusqu'à la pipe courte dans laquelle se brûle l'opium.

Dans la salle à manger l'orfèvrerie s'étalait sur des dressoirs et commençait à couvrir une large table couverte d'une nappe garnie d'anciennes dentelles. Les fruits rares, les primeurs poussées dans la serre remplissaient des corbeilles de filigrane d'argent et des coupes de Sèvres rose. Les valets riaient en dressant le couvert et ne manquaient pas de mêler à leurs quolibets le nom du mourant, dont la fortune glisserait si vite entre les mains des usuriers qui l'escomptaient par avance.

Au milieu d'eux, gourmandant leur zèle, donnant des conseils de haut goût, préparant les fleurs, disposant les candélabres, se trouvait Damien, homme de confiance de Maxime de Luzarches, parti de la situation de valet de chambre pour arriver à celle de confident.

Rien n'échappait à son contrôle : cave, desserts, ameublement, il soignait tout en artiste, certain que le jour où il cesserait d'être nécessaire il deviendrait embarrassant.

Après avoir distribué des ordres et assigné son rôle à chacun, Damien frappa légèrement à la porte de son maître, entra avant d'en recevoir l'autorisation puis, le voyant gravement occupé à rouler une cigarette, il s'inclina et dit :

—J'attendrai que monsieur l'ait finie.

—Pourquoi ?

—Afin de parler affaires à monsieur.

—Ne peux-tu attendre à demain ?

—L'avenir n'est à personne, a dit un grand poète.

—Eh bien ! je t'écoute.

—Balthazar Gomer a refusé le nouvel emprunt que vous souhaitiez contracter.

—Avons-nous absolument besoin d'argent ?

—Nous, non, mais vos créanciers.

—Fais-les taire.

—De quelle façon ?

—En dublant les intérêts.

—Monsieur a raison, il les paiera si peu de temps un taux exagéré.

—Tu vois bien que rien n'est plus facile à régler, et que je puis commencer une autre cigarette.

—Auparavant je demanderai à monsieur sa signature.

—Ma signature, quel compte veux-tu régler ?

—Le mien.

—Tu sais bien que tes gages courent toujours.

—C'est pour cela, ils courent toujours, je ne les rattrape jamais.

—Me crois-tu ingrat, maître Damien ?

—Dieu me garde de soupçonner monsieur d'avoir un pareil vice, mais il faut prévoir les hasards de l'existence, les vicissitudes de la fortune...

—Si elle cessait de me sourire ne me serais-tu pas dévoué quand même ?

—Pour cela non, monsieur. Je suis franc avant tout. Je sers et je déploie un grand zèle, mais avant tout je songe à mon intérêt personnel, je le dirai, je le mijote avec amour. Mon dévouement me doit rapporter tant par an. Je le place, je ne le donne pas. C'est un capital.

—Et un capital à gros intérêts ? demanda railleusement M. de Luzarches.

—Naturellement, répondit Damien d'une voix qui graduellement perdait son timbre respectueux. Pourquoi n'échafauderais-je pas ma fortune sur les mêmes bases que monsieur ?

—Sur des espérances alors ?

—Ces espérances sont trop près de se changer en réalités pour ne point prendre un autre nom. Depuis cinq ans, je n'ai pas reçu un sou de gages.

—Tu oublies les gratifications.

—Je les devais à la générosité de monsieur... Cinq années à...

—Douze cents francs, font six mille francs.

—Monsieur peut sans crainte ajouter un zéro.

—Comment ! soixante mille francs ?

—Et ce sera mal payé.

—Ainsi, mon valet de chambre me coûte douze mille francs par an.

—Le prix d'un intendant que je remplace.